

pour thème *L'homme et son prochain?*). L'introduction de l'ouvrage montre l'essor actuel de l'anthropocentrisme, volontiers athéiste et même « antithéiste ». Puis se trouvent fidèlement retracé l'humanisme rationaliste (celui, par exemple, de Brunschvicg, auquel le R. P. Etcheverry a consacré, on le sait, sa belle thèse sur *L'idéalisme français contemporain*), l'humanisme existentialiste (à travers Sartre et Camus), et l'humanisme marxiste (étudié à fond sur Marx, Engels et Lénine).

A ces trois types d'humanisme *clos*, qui, selon lui, renferment l'homme dans son étroite sphère d'immanence intégrale, le R. P. Etcheverry oppose l'humanisme *ouvert* du spiritualisme, qui accepte toutes les tendances légitimes de l'être humain, en les ordonnant à un idéal de transcendance absolue, dans une perspective religieuse d'au-delà et de théisme. Ces pages, très remarquables, qui citent aussi bien E. Mounier et G. Bastide que Gide ou Hamelin, offrent le plus grand intérêt, tant par les vues pénétrantes qu'elles exposent que par leurs nombreuses et précises références. Parmi les meilleurs chapitres du livre, on retiendra notamment celui sur la vocation de l'homme au dépassement et celui sur l'« homme nouveau » du christianisme.

Alain GUY.

Pierre FOUCHÉ, *Traité de prononciation française*. Paris, Klincksieck, 1956; gd in-8°, LXIII-528 pages.

Dans le domaine de la linguistique française, c'est le grand événement de l'année. Le traité de Grammont était certes excellent, mais ne donnait que des renseignements partiels : dans celui de M. F., il y a tout. On y apprend non seulement comment il convient de prononcer les phonèmes français dans les divers cas d'espèce, mais encore comment il faut articuler d'innombrables noms de lieux et de personnes, étrangers et même exotiques. Ce traité se caractérise essentiellement : 1° par une objectivité toute classique. L'A. décrit d'abord le matériel phonique du français actuel (pp. I-LXIII), et il prend comme base de ces normes non point ce qu'il faudrait articuler, mais ce qu'il a constaté « dans la prononciation en usage dans une conversation « soignée » chez des Parisiens cultivés », et ce, sans essayer de systématiser ou de réduire certaines incohérences de fait. 2° par les fins pratiques : le livre est destiné à être consulté par toute personne embarrassée par un problème de prononciation; aussi les articulations, dans le détail des cas particuliers, sont-elles groupées sous les lettres qui les connotent dans l'orthographe usuelle, et un index alphabétique des graphies donne les solutions générales. 3° par la richesse : ce sont des dizaines de milliers d'exemples qui font la matière essentielle de l'ouvrage, et on reste confondu devant la patience et le travail que supposent la récolte et l'organisation d'une telle masse de matériaux. La reconnaissance et l'admiration seront la récompense d'un tel effort.

M. ROQUES, A. SIEGFRIED, M. ARLAND, R. HEIM, L. BÉRARD, *Cinq propos sur la langue française*. Paris, s. d. Fondation Singer-Pollnac; in-8°, 153 p.

Les cinq auteurs ont traité respectivement les thèmes suivants :

Caractères du français — La langue française et les conditions de la vie moderne — La langue française et la littérature — La langue française et la science — La langue française et la formation des esprits. Signalons particulièrement le beau raccourci historique de M. Roques, nourri de faits précis, de vues personnelles et d'enseignements normatifs qui ne sont que trop utiles et les observations pénétrantes de M. Heim sur la formation et le caractère du langage mathématique, sur celui de la chimie, de la biologie, sur le style du savant.

Pierre GUIRAUD, *L'argot*. Paris, 1956, P.U.F., « Que sais-je? »; in-8°, 126 p.

M. G. a déjà publié dans la même collection une stylistique et une sémantique. Bien qu'il y ait un index de tous les mots cités, ce livre n'est pas un dictionnaire d'argot, mais mieux, un traité net et profond des mécanismes qui gouvernent les langues marginales. Analyse impitoyable, qui met à nu l'indigence créatrice du jargon des malfaiteurs, auquel un snobisme passager donne une sorte de fortune sociale et même littéraire. Il n'en reste pas moins qu'un certain nombre de termes argotiques ont toujours réussi à s'insinuer puis à se fixer dans l'usage normal, en France plus qu'ailleurs, et la connaissance des formations argotiques fait partie des études de linguistique même élémentaires.

Bernard QUEMADA, *Introduction à l'étude du vocabulaire médical (1600-1710)*. Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1955, 2^{me} série, t. II, fasc. 5, 2; in-8°, 198 p.

Essai méthodologique dans un domaine inexploré. L'A. étudie le langage médical au moment où il commence à passer du latin au français et essaye de se débarrasser du *style sauvage*; l'A. fait l'historique détaillé d'un grand nombre d'innovations et aussi de pertes de vocabulaire (*pituite, atrabile*). Les matériaux ont été systématiquement recueillis dans les dictionnaires généraux, dans l'œuvre de Molière (dont on a ainsi un glossaire médical complet et singulièrement riche). Quarante pages de notes bibliographiques dressent la liste des publications médicales du XVII^e siècle qui devront être dépouillées quand on voudra opérer l'inventaire complet du vocabulaire français de la médecine dans sa période initiale.

J. SÉGUY.

Le chevalier au barisel. Conte pieux du XIII^e siècle, édité par Félix LECOY. Classiques français du Moyen âge, Champion, Paris, 1955; in-8°, XXVI-53 p.

On sera heureux de pouvoir lire dans une version authentique ce conte charmant et fameux qui est passé dans notre patrimoine folklorique. Introduction littéraire et philologique exhaustive.

J. SÉGUY.

Frédéric MISTRAL, *Mirèio* (morceaux choisis). Introduction et notes critiques de Ch. ROSTAING. Notice biographique de R. JOUVEAU. « Les Classiques provençaux », n° 1; in-8°, 142 p.

Une grave lacune est ainsi comblée, puisqu'il n'était pas jusqu'ici possible de mettre entre les mains des élèves de nos écoles le chef-

d'œuvre incontesté de notre littérature d'oc. Les noms des éditeurs garantissent la valeur du choix, des introductions et du commentaire. Les notes abondantes et précises ont le mérite, en ce qui touche l'éclaircissement du vocabulaire, de faire appel au raisonnement et à l'activité étymologique du lecteur. Nous ne saurions trop recommander cette anthologie à nos étudiants (*Mirèio*, I-IV, est au programme du certificat d'études méridionales) et aussi aux professeurs chargés de préparer l'épreuve orale au baccalauréat.

J. SÉGUY.

Olof BRATTÖ, *Studi di antroponimia fiorentina*. Göteborg, 1953; in-8°, 223 p. — *Nuovi studi di antroponimia fiorentina*. Acta univ. gothoburgensis, 1955, LXI, 5; 246 p.

Travail offrant toutes les garanties méthodologiques de l'école de M. Michaëlsson. Les riches matériaux anthroponymiques fournis par le *Libro di Montaperti* (1260) sont examinés du point de vue de la répartition synchronique (tradition religieuse, historique, noms hypocoristiques, etc.), des aspects sociaux, des problèmes phonétiques. Comme chaque monographie est accompagnée de notes bibliographiques et comparatives, l'ouvrage de M. B. constitue un vaste répertoire onomastique d'un intérêt général.

J. SÉGUY.

Robert GOFFIN, *Mallarmé vivant*. Paris, Nizet, 1955, 291 p.

Ce livre retrace l'histoire de la passion de Mallarmé pour Méry Laurent. Pas seulement l'histoire, mais ses préliminaires — nous remontons jusqu'à l'acte de naissance de Méry — et ses alentours, l'auteur ayant le souci louable de faire revivre la société où évoluèrent l'actrice et le poète. Mieux encore, il a voulu mesurer avec précision l'importance de cette passion dans la création poétique de Mallarmé : le souci de célébrer son aventure sans la révéler à sa famille ni à ses nombreux rivaux aurait incliné le poète de manière décisive vers l'hermétisme; d'autre part, Méry se refusant jusqu'au bout à satisfaire entièrement sa passion exacerbée, il n'aurait pu atteindre à la plénitude d'un lyrisme triomphant et se serait finalement réfugié dans le silence : « Son grand amour est mort, sa poésie est éteinte! » (p. 250). Ce n'est évidemment qu'une thèse, et le livre ne prétend pas au-delà : on ne peut que louer la mesure et la probité de l'auteur dans la présentation de ses conclusions.

Les réserves à faire sont sérieuses. La poétique mallarméenne évolue vers l'hermétisme bien avant la rencontre de Méry Laurent : que l'on songe, par exemple, au poème en prose d'*Igitur*, qui date des années d'Avignon, on a la première version du sonnet en -yx (1868).

D'autre part, peut-on vraiment concilier le caractère platonique de l'aventure avec les confidences érotiques des vers qu'elle a inspirés au poète et dont M. Goffin lui-même nous découvre des échantillons nouveaux? Sur quoi se fonder pour récuser le témoignage formel de George More? Quant au document majeur, la lettre écrite par Mallarmé à Méry, au retour de son voyage à Royat (pp. 164-166), n'est-il pas susceptible d'une interprétation contraire à celle de M. Goffin, notamment la phrase qu'il juge décisive : « Au jour le

jour, voyons-nous moins; jamais dans cette intimité de si près qui, faute de rester totale entre deux personnes marquées à un coin d'un peu d'exception, est malaisée ». « La conclusion est démonstrative, ajoute-t-il; après de longues années, l'intimité de Mallarmé et de Méry n'a pas été totale. »

Le texte prête sans doute à l'exégèse. Mais enfin Mallarmé n'a pas écrit : *faute d'être* ou *de devenir totale*, mais bien de *rester* totale. On peut entendre que l'intimité a cessé d'être totale entre eux, ou qu'elle a cessé d'être l'apanage de Mallarmé — et probablement, les deux interprétations valent ensemble... Quoi qu'il en soit, l'expression accuse un changement intervenu dans les relations des partenaires; la lettre consacre une rupture, comme le confirme son début : « Sans mot dire, quand tu as, l'hiver [c'est-à-dire : l'hiver précédent], rompu un enchantement, qui me prenait à l'âme, j'ai deviné, etc... »

De même, il ne me paraît pas, à travers les quatrains du sonnet *M'introduire dans ton histoire*, que « le poète sente s'effondrer son grand rêve d'amour charnel ». Je suis au contraire d'accord avec M. Chassé pour leur attribuer un sens érotique, encore que le détail de son exégèse me semble ébouriffant... (*Les clés de Mallarmé*, p. 202). Je pense pour ma part qu'il convient d'interpréter les vers 4 et 5 en y retrouvant tout simplement l'image déjà mise en œuvre par le poète au second tercet de *Mysticis umbraculis* (1861). La manière directe et traditionnelle, qui était celle du poète à vingt ans, nous permet ainsi d'éclairer une difficulté née de son art « indirect » et « symboliste ».

Je n'ai pas ici la place pour discuter l'interprétation que M. Coffin donne, à deux et même trois reprises, de la *Prose pour des Essintes*. Elle me paraît assez douteuse dans ses détails : mais, à tout prendre, elle ne l'est pas plus que celle de tant d'autres exégètes qui ont exercé leur pénétration sur le poème le plus hermétique de Mallarmé. Et elle a le mérite d'indiquer une nouvelle piste intéressante. Je suis tout à fait d'accord sur l'importance des rimes dans ce poème, et en particulier de la rime équivoquée *désir*, *Idées* — *des iridées* (p. 126).

Mentionnerai-je que M. Coffin rejoint, sur un point important, mon interprétation du sonnet en *-yx* (*Annales Fac. Toulouse*, nov. 1953), en y retrouvant (pp. 109-110) la présence de Méry Laurent?

Au total, son étude apporte bien des suggestions sur l'œuvre de Mallarmé et mérite l'attention de tous les fidèles de ce poète.

R. FROMILHAGUE.

Albert CARACO, *Le Livre des Combats de l'Âme*. Paris, de Boccard, 1949.

Ces poèmes valent incontestablement par la puissance de leur souffle, qui donne à l'alexandrin et à la strophe d'alexandrins une plénitude dont la tradition semblait se perdre, et par la grandeur des images, d'une étrangeté et d'une vigueur toutes « baroques » :

En l'abyssale nuit des formes souveraines... (LXXXV, 1)

J'ai vu l'espace errant monter comme une houle... (XCI, 1)

Aux gouffres constellés où roulent mes sillages. (XII, 14)

On évoque sans cesse, en lisant ces sonnets, les « baroques » du XVI^e siècle, Chassignet, La Ceppède :

... S'il faut qu'en toi je vive et que pour toi je meure.
 Ne suis-je dans ces mains? Ah! laisse toi fléchir
 Et sauve de ta mort le dieu qui va mourir. (X, 2^e tercet)
 ... Mon éternelle mort lui donnera la vie. (XV, 14)

Mais aussi Claudel et Péguy, l'un dans la puissance baroque des images (cf. LXXXVI, XCII, XCV), l'autre dans le mouvement du rythme et des rimes, comme en cette succession de strophes :

Un Dieu m'appelle où je le vois,
 Dont la semblance pacifie...

Un Dieu languit pour que je sois,
 Dont la présence déifie...

Un Dieu partage mes effrois,
 Dont la puissance terrifie... etc...

(pièce LXXXIX, cf. aussi LXXXVIII et XC)

Et tels poètes profanes aussi : nous discernons une réminiscence mallarméenne dans cette attaque de sonnet, et dans l'image du second vers :

Si l'Être devenant le rocher de scandale
 A suscité le glaive ardent à l'épouser... (LXXIII)

Sans parler d'accents qui évoquent le Rimbaud du *Bateau Ivre* (LXVII, LXVIII), et plus souvent Valéry :

Contemple mouvant le délice
 Suave d'un amour subtil;
 Aux termes de son origine
 Embrase l'œil qui te fascine...
 Aux boucles de ma chevelure
 Enlace l'adorable flux... (CII, str. 1 et 2)

Si nous devons faire une réserve sur ces poèmes, elle tient précisément à cette abondance d'accents déjà perçus qui interfèrent ou se fondent.

Cependant, la personnalité du poète s'affirme dans la fougue de son verbe, expression fidèle de l'intensité de sa foi : baroque encore, la phrase, qui roule comme un torrent les mots et les expressions étranges, obscurs même, mais saisissants. Mais cela ne va pas sans risques :

Dieu surabonde se créant
 De l'anabase à l'éminence... (LXIX, 41-42)
 Le pantocrate sidéral

... ..
 Et giron du tombeau lustral
 Qui se démembre séminal... (CI, 1, 5-6)

Et nous trouvons plus de perfection dans des vers plus apaisés — ce qui ne veut pas dire moins amples :

Voici l'âme rendue à l'époux de sa joie
 Et le prince de l'aube immolé sans retour (LXVIII, 22-23)
 Je suis le feu qui monte au sein de la nuée (VII, 1)

Au total, un recueil de poèmes émouvants par leur tension, leur

générosité, et par l'exaltation d'une âme qui aspire à une illumination surnaturelle.

Nous avons là les *Théorèmes Spirituels* de notre époque.

R. FROMILHAGUE.

VAUQUELIN DE LA FRESNAIE, *Les Foresteries*. Texte publié par Marc BENSIMON. Genève, Droz, et Lille, Giard, 1956.

Cette œuvre de jeunesse de Vauquelin de la Fresnaie, poète médiocre, offre l'intérêt d'être « l'un des premiers, sinon le premier, recueils de poésie bucolique française conforme aux goûts et aux principes de la Pléiade ». Cela justifie sa réédition. M. Bensimon a opportunément corrigé les inadvertances du texte de 1555, qu'il reproduit. Il signale dans une série spéciale de notes les emprunts du poète à ses devanciers grecs, latins et italiens. Son introduction contient une biographie sommaire, une bibliographie, et d'intéressantes remarques littéraires et stylistiques. Au total, une réédition sérieuse et bien présentée, susceptible de rendre des lecteurs à une œuvre bien oubliée, où l'on découvre pourtant quelques vers gracieux, quelques images fraîches et agréables.

R. FROMILHAGUE.

Estienne PASQUIER, *Choix de Lettres sur la Littérature, la Langue et la Traduction*; publiées et annotées par D. Thickett, Genève, Droz, 1956.

L'introduction de M. Thickett permet à son lecteur de reprendre contact, de manière rapide mais précise, avec la vie et l'œuvre d'Estienne Pasquier. Les lettres rééditées, réparties en trois groupes comme l'indique le titre, sont d'un choix judicieux. Aussi bien que de leur contenu, leur intérêt procède de la qualité de leurs destinataires (Ronsard, Pontus de Tyard, H. d'Urfé, Turnèbe, Ramus, Cujas) et de la variété de leurs dates (de 1554 à 1612). Certaines constituent de précieux documents d'histoire littéraire, comme la lettre à Pellejay sur les *Essais* de Montaigne (p. 43), la lettre de félicitations à d'Urfé pour son *Astrée* (p. 53), la lettre à Nicolai sur la poésie, particulièrement importante par sa date (vers 1612). Chacune d'elles enrichie de notes et d'une notice sur son destinataire. A signaler l'index des noms de personnes et le glossaire.

R. FROMILHAGUE.

Pierre GUIRAUD, *L'Argot*. Collection « Que sais-je? », Presses Universitaires de France, Paris, 1956; 128 p.

Voici une étude que sa précision savante n'empêche pas d'être savoureuse à lire, et dont la densité ne nuit jamais à la clarté. Étude technique, certes, mais accessible à chacun. Le sujet est des plus pittoresques, et de ceux qui nous touchent tous peu ou prou : nous avons tous été écoliers, étudiants ou soldats, et chaque métier a son argot. Il est vrai que M. Guiraud n'étudie dans son livre que l'argot du milieu, l'Argot. Mais l'étude qu'il fait de ses mécanismes et de ses caractères est applicable à toutes les formes d'argot. Et, d'autre part, l'Argot n'a-t-il pas apporté à la langue populaire ou familière une contribution toujours vivante, bien que parfois inaperçue? Exactement comme le langage des Précieuses...